

NORBERT ELIAS : LE TRAVAIL D'UNE OEUVRE*

par Bernard LACROIX et

Alain GARRIGOU

Université de PARIS X - Nanterre (France)

* Cet article paraîtra sous la forme d'une introduction de l'ouvrage collectif Norbert Elias, *La politique et l'histoire* (Sous la direction de Bernard Lacroix et Alain Garrigou), Paris, La Découverte, 1997.

On ne devrait pas avoir à se justifier de vouloir comprendre Norbert Elias. La radicalité de son engagement scientifique pourrait être une raison suffisante. Il est à craindre toutefois que, malgré son évidence académique, l'étude des oeuvres ne soit victime de son image. Elle paraît futile à beaucoup. Elle est réputée alimenter ce culte ésotérique qui conduit à ressasser et à se disputer les textes et les auteurs. Elle laisse immédiatement soupçonner de la part de ceux qui s'y livrent des inclinations, des ambitions ou des prétentions peu avouables. Dans une conception positiviste très répandue de la science selon laquelle la recherche ne vaut que par ses résultats et son accumulation, le retour sur les ancêtres et les programmes fondateurs paraît même démentir le statut scientifique de la réflexion. La complaisance pour le passé s'accorderait mal avec l'intention scientifique. Elle renverrait vers la littérature et la philosophie, qui ne se conçoivent pas, on le sait bien, sans écrits offerts et réofferts à l'exégèse, à la critique et à la réinterprétation. On s'abritera donc derrière quelques observations très simples. Les sciences sociales ont affaire aux agents et aux produits d'activités qui ne livrent pas spontanément leurs raisons et leurs vérités. Elles n'ont aucun privilège *a priori* qui les protégerait contre l'opacité. La compréhension immédiate n'est pas moins, en ce domaine qu'en d'autres, illusion. Si le travail des oeuvres en sciences sociales n'échappe pas toujours au "fétichisme du nom du maître" (Walter Benjamin), il s'impose avant tout comme une exigence de ces disciplines : loin d'être la manifestation de quelque coupable narcissisme, il procède de l'impératif propre à toute démarche scientifique. Ce retour sur le passé peut être compris comme un aspect de la posture réflexive que les sciences sociales s'imposent, comme cette posture s'impose à toute activité sociale.

Que fait-on au juste en ajoutant une voix à la parole immobilisée en des écrits, en entreprenant de les lire, en prétendant dégager leur sens et en proposant ainsi quelque chose qui apparaîtra inévitablement comme un commentaire? Ne risque-t-on pas de se payer les mots en sacrifiant au rituel académique qui a transformé une forme élémentaire d'apprentissage scolaire en genre lettré? Il faut peut-être commencer par se réjouir, en ces temps de retour à l'exégèse et d'allégeance à l'herméneutique, que Norbert Elias ne soit pas un auteur recouvert par l'abondance d'une paraphrase dont la reprise serait une figure imposée. Ce plaisir ne dispense en rien d'explicitier ce qui nous attire chez le sociologue de la civilisation et nous attache à ses pas. Norbert Elias naissait voilà tout juste un siècle, et le

travail prend facilement des allures de commémoration. Il est inutile de s'en défendre, même si la coïncidence est largement fortuite. On n'entre pas au demeurant dans un auteur "comme dans un moulin", au contraire de ce que croyait Sartre. On n'entreprend donc pas en toute innocence de réfléchir sur et tout autant avec Norbert Elias. On sait assez ce que jouent et rejouent à longueur de colloques des commentateurs dont le principal titre est de se définir comme spécialistes d'un auteur, pour ne pas être prévenu. Le flou archivistique de la notion d'oeuvre est par soi indication suffisante. Il s'agit, en général, de désigner un ordre de valeur : les livres, les brouillons, les manuscrits, les fragments méritent-ils d'accéder à cette dignité? Peu d'"analyses" ne participent ainsi d'une intention laudative qui se noue dans la connivence complice entre le compositeur et son interprète. Il n'en est aucune qui échappe complètement à la tentation pour le critique de s'affirmer en affirmant l'importance du travail évoqué. Les auteurs du présent ouvrage ne croient donc pas devoir cacher leur respect pour celui qui est le sujet de leur curiosité, l'intérêt prononcé qu'ils partagent pour son oeuvre, sinon les affinités qu'ils éprouvent avec son destin intellectuel. Cette admiration s'autorise d'une inquiétude et d'une défiance devant d'autres figures du XX^e siècle aujourd'hui fêtées (Martin Heidegger, Carl Schmitt ou Ernest Junger), en même temps qu'elle se nourrit de la surprise, voire du haut-le-coeur, que suscitent leur estime et leur vénération en des cercles qu'on aimerait plus avertis de leur affinité politique et intellectuelle avec le nazisme. Face à un destin que dramatisent sa rencontre avec l'hitlérisme et les difficultés de l'exil, Norbert Elias n'a jamais abdiqué, même dans les circonstances où il est donné à la raison d'éprouver ses limites et son impuissance. Il a été avant la lettre, un européen de la culture par la force des choses. Il est resté surtout le résistant de la raison, sans jamais céder, ou si peu, aux raisons du ressentiment.

Laisser entendre qu'une oeuvre, scientifique qui plus est, n'est pas transparente à soi-même a quelque chose d'inévitablement provocateur. Ce qui peut s'admettre de certaines formes d'expression semble contredire le statut scientifique de travaux qui visent à expliquer. Expliqueraient-ils si peu ou mal qu'il faille les expliquer eux-mêmes? Interrogé sur les liens de sa réflexion de l'entre-deux-guerres avec la situation politique de l'Allemagne, Norbert Elias admettait volontiers répondre aux préoccupations du temps mais pour rappeler aussitôt que l'ambition scientifique commandait de dépasser les limites d'une situation : "J'aurais trahi ma mission scientifique si je n'avais pas présenté les choses d'une façon totalement distanciée. Je voulais développer une théorie dont la portée dépasserait le simple explication des événements de l'époque." Mais s'en tenir à la lettre du propos porterait à ignorer que la réalisation d'un travail engage et enferme son auteur dans une logique spécifique d'euphémisation et de sublimation : en visant la scientificité, celui-ci tend, en partie tout au moins, à s'affranchir des conditions dans lesquelles il a vu le jour. On ne peut pas comprendre *a posteriori* ce qu'on pourrait appeler phénoménologiquement "le projet créateur de l'auteur" sans détour par le monde universitaire allemand de l'époque, sans détour sur l'affirmation de la sociologie dans ses relations avec d'autres façons de voir, et finalement sans examen de l'ensemble des références savantes, disponibles et utilisées dans ce monde. Prendre l'auteur au pied de la lettre serait tout aussi bien oublier, au mépris de ce

qu'on pensait devoir à Freud, que le plus avisé des psychologues ne possède pas toutes les clés de la compréhension de soi : combien d'éléments restent enfouis dans l'inconscient, combien d'événements sont condamnés à disparaître, ne serait-ce que parce que la vie impose de les oublier!

On dira sans doute que, dans les réflexions provoquées et spontanées tout à la fois réunies sous le titre *Norbert Elias par lui-même*, le sociologue a déjà livré de nombreux éléments biographiques. Aucune autobiographie cependant, même celle d'un sociologue !, ne donne immédiatement les réponses aux interrogations que suscite une bibliographie discontinuée et espacée. Surtout si cette réflexion autobiographique est moins une investigation sur les rapports entre une vie et une oeuvre, qu'une réflexion sur les conditions de production des idées. Que dire alors si, en élargissant le questionnement, on l'étend à la réception des "découvertes"? Norbert Elias, on le sait, a vécu assez longtemps pour assister à celle-ci. Elle fut différée et ambiguë : assez pour ne pas lui avoir paru aller de soi. Il a, toujours si on l'en croit, accepté de se confier, notamment pour s'expliquer le destin surprenant dont son travail s'est trouvé l'enjeu, ou plutôt le jouet. Ses confidences ouvrent sans doute aucune voie ; mais elles invitent surtout à la poursuivre. Il reste qu'aucune oeuvre ne s'impose d'elle-même par une sorte de force de persuasion qui émanerait de son contenu. L'histoire de la réception des produits intellectuels prolonge en principe celle de leur production. Mais Norbert Elias offre à cet égard un cas particulier alors que certains travaux restent inédits et que leur ensemble n'est pas encore figé dans un corpus. Il n'a pas eu le destin d'auteur dont les ouvrages étaient publiés à mesure qu'ils étaient pensés, et lus à mesure qu'ils étaient publiés. Au cours de sa vie professionnelle, il n'a guère édité qu'un livre en deux volumes à ses frais et quelques rares articles. La publication intervient parfois longtemps après la gestation et souvent à l'issue de la carrière universitaire. Des travaux anciens, provisoirement abandonnés, sont restés confinés dans un cercle de confidentialité avant d'être ressuscités, remaniés et associés à d'autres plus récents. Cela donne à l'ensemble une complexité particulière. La biographie est loin de s'ajuster aux étapes de la vie. La réception est ainsi indissociable des conditions d'une création à laquelle la relie des fils subtils et ténus dont il faut rechercher les plus cachés. On se laisse, en tout cas, convaincre de proche en proche, du point de vue de la production du travail jusqu'à la réception des idées, que l'enquête se justifie d'autant plus et d'autant mieux qu'elle peut se réclamer des analyses mêmes de l'auteur.

L'exigence de la réflexivité en sciences sociales rencontre sur ce terrain l'engagement scientifique de notre "modèle". Il ne s'agit pas de soutenir, même si chacun est parfois porté à le penser, que des sympathies politiques suspectes invalident décisivement un effort de pensée et donnent à ceux qui restent à l'écart de ces égarements une forme particulière de lucidité. Il s'agit seulement d'admettre que, contrairement aux préjugés tenaces de la croyance intellectuelle en la pensée pure, il n'est aucune affirmation qui ne fasse corps avec l'univers dans lequel elle prend forme, ou si l'on veut, selon une forme sémiologique au goût du jour, pas de texte sans contexte. Il ne nous suffit pas en effet que Norbert Elias ait été protégé de certaines compromissions parce qu'il était juif. Il nous importe aussi qu'il n'ait

pas été attiré par l'une ou l'autre de ces mythologies qu'il appelait "illusions idéologiques". Il est en ce sens l'exemple de la vigilance face à toute hétéronomie des savoirs, c'est-à-dire face à tous les faux savoirs attachés à la préservation des croyances sociales. Norbert Elias faisait de la distanciation une condition sociale de la connaissance scientifique et prolongeait ce constat par un devoir d'auto-distanciation. Il y invitait pour tout objet, fût-il pour cet objet. Il formulait par là le programme d'une sociologie de la connaissance dont la sociologie des oeuvres est un aspect. Cet avertissement prévient de la tentation hagiographique qui guette l'enquête sur textes et sur auteurs. Loin de faire violence à l'oeuvre, expliquer le programme défini jusqu'à le retourner "contre" son auteur nous paraît encore la meilleure façon de ne trahir ni l'un ni l'autre.

BIOGRAPHIE ET GENESE DE L'OEUVRE

Norbert Elias est né en 1897 à Breslau, ville alors allemande et aujourd'hui polonaise. Fils unique d'un couple de la bourgeoisie juive aisée, il a connu, à l'en croire, une jeunesse ordinaire, une jeunesse allemande, au point de s'être tardivement aperçu qu'il n'était pas tout à fait allemand comme les autres. Après des études secondaires apparemment sans histoires, il fut un soldat allemand de la Première Guerre mondiale, gravement blessé sur le front ouest. Cet ancien combattant entreprend ensuite des études supérieures de médecine qu'il abandonne au profit d'études philosophiques menées jusqu'à la thèse. Comme pour ceux de sa génération, la guerre a retardé le cours de ses études. La crise économique de l'après-guerre l'interrompt à nouveau. S'orientant ensuite vers la sociologie et s'établissant dans son fief de Heidelberg, il est reçu dans les cercles wébériens, et notamment dans l'entourage de Marianne Weber, la veuve du grand sociologue disparu en 1920, et d'Alfred Weber, son frère. Il connaît alors les prémices d'une carrière universitaire, devenant à Francfort en 1930 l'assistant du sociologue d'origine hongroise Karl Mannheim. La prise du pouvoir par les nazis brise le parcours. Dès 1933, Norbert Elias doit s'exiler après avoir détruit les archives compromettantes de son département dans les locaux de l'Institut für Sozialforschung, qui abritaient ce qu'on appellera plus tard l' "école de Francfort". Cette rupture historique casse le fil de la trajectoire de Norbert Elias comme de bien d'autres intellectuels de confession juive. Elle ne le fait pas cependant à n'importe quel moment, si l'on en juge par ses conséquences.

Norbert Elias n'était pas de ces intellectuels internationalement renommés qui pouvaient espérer trouver facilement un emploi à l'étranger. Il n'était pas non plus un jeune homme pour lequel l'avenir s'ouvrait comme un éventail large des possibles. Encore au seuil de la carrière universitaire, il emportait dans ses bagages le texte de sa thèse d'habilitation sur la société de cour. Cette recherche manifestait, avec une maîtrise qui fait encore pâlir d'envie aujourd'hui, le savoir accompli du métier de sociologue, sans conférer la réputation intellectuelle ni la certification institutionnelle à son auteur. A trente-six ans, Norbert Elias n'est plus un jeune esprit à former. D'une certaine manière et en inversant l'ordre spontané des termes du rapport entre histoire et biographie, l'exil survient "trop tard ou trop tôt". Il est trop vieux mais pas assez connu, trop jeune mais plus assez malléable pour faire partie

de ces Juifs allemands intellectuels qui sont accueillis par les universités britanniques ou américaines. Cette sorte d'entre-deux lui interdit de trouver une place dans les pays d'accueil, comme elle lui interdit de trouver sa place, celle qu'une conscience appropriée de sa valeur lui désignera plus tard comme amplement méritée.

Après un essai pour trouver un poste en Suisse, Norbert Elias tente sa chance en France. Cette destination rencontre son goût pour la culture française, son travail sur l'histoire de France et s'appuie sur une connaissance de la langue, qu'il parlait "couramment et presque sans accent". Il fréquente tour à tour quelques figures intellectuelles françaises et ses compatriotes immigrés. Tout en essayant de vivre de la fabrication et du commerce de jouets, il ne réussit pas à trouver un poste universitaire. Ses tentatives, auprès de Célestin Bouglé notamment, restent vaines. En désespoir de cause et au bord de la misère, la seule issue est d'embarquer pour l'Angleterre. Il ne sait pas encore que ce pays ne sera pas plus accueillant. Il est vrai qu'il en ignore la langue et que la sociologie anglaise, effacée par l'anthropologie, est largement absente des universités.

Norbert Elias fut donc privé longtemps de la situation stable à laquelle il aspirait. De 1937 à 1939, il se consacre malgré tout à l'élaboration de ce qui sera considéré comme son maître livre, *Über den Prozess der Zivilisation*, grâce à la bourse que lui octroie une fondation juive émigrée. Norbert Elias explique avoir convaincu ses interlocuteurs de financer son projet par l'obligation où il se trouvait de publier un livre pour obtenir un poste universitaire. Cette bourse était réduite, ajoute-t-il aussitôt. L'épisode apparaît bien mystérieux au milieu des urgences politiques du temps. En pleine montée des périls, une fondation d'exilés avait-elle assez de ressources et de générosité, au-delà de l'évidente solidarité entre coreligionnaires expatriés, pour financer un pur travail d'érudition sans rapport avec le drame en cours? Et le candidat pouvait-il s'abstraire des enjeux collectifs alors qu'il en subissait déjà dans son existence certains des effets. Si l'on s'en tient à *La Société de cour*, qui préfigure pour nous le travail annoncé, et si l'on en reste à une lecture décontextualisée du résultat de la recherche entreprise, la situation de cet intellectuel, anxieux d'un poste mais s'enfermant volontairement dans l'érudition, a quelque chose d'irréel. Une lecture attentive de *Über den Prozess der Zivilisation* corrige cette impression. Sans doute le propos d'Elias ne concerne-t-il pas directement l'actualité ou le passé récent, mais il procède d'un effort pour le maîtriser. Il est difficile d'entendre autrement le chapitre sur "la sociogenèse de la différence entre Kultur et Zivilisation dans l'usage allemand" qui introduit l'ouvrage. La définition d'une acception de la "culture" forgée en Allemagne contre la conception française de la "civilisation" participe d'une réflexion sur la spécificité allemande, et l'étude de la construction d'un habitus national doit rendre compte du présent d'un pays aux prises avec le nazisme. Norbert Elias opère en somme conformément au parti pris systématique d'explorer la longue durée d'hier pour comprendre aujourd'hui. Avare de mises au point et de références, il s'en est expliqué lorsqu'il a repris la même démarche dans l'ultime livre paru de son vivant sur les Allemands. On connaît la thèse: la monopolisation de la violence physique s'accompagne de stades d'autocontrainte et caractérise la "civilisation" dans les Etats. Dégagée à propos de la France, où le processus est ancien, cette thèse se lit aussi

comme le contrepoint de l'histoire allemande: l'unification y fut tardive, la tendance à des retours en arrière dont la République de Weimar est un exemple. Dans ses remarques conclusives, Norbert Elias s'engage et se range dans le camp de ceux qu'on appelait les "civilisationnistes", même si sa définition du terme l'en distingue. En faisant preuve d'un solide optimisme rationaliste juste avant le conflit mondial, il ne s'est pas trompé en se plaçant dans une perspective à long terme et en signalant la fragilité d'un processus de civilisation jamais complètement achevé et toujours menacé.

La lecture décontextualisée et décontextualisante masque a posteriori combien la réflexion de Norbert Elias procède dans ces débats, l'écho devait en être manifeste. Lu ultérieurement, le chapitre perd sa transparence immédiate et risque de surprendre le lecteur. Norbert Elias en a rappelé l'origine en évoquant son premier exposé au séminaire de Karl Jaspers: "Jaspers, alors encore relativement jeune, m'avait encouragé à suivre ma propre inclination et à faire de la querelle entre Thomas Mann et les écrivains défenseurs de la civilisation, ceux qu'il appelait avec mépris les "civilisationnistes", le sujet d'un long exposé." L'intérêt existentiel alimentait et renforçait l'intérêt intellectuel. Essentiellement posé en termes d'opposition entre la France et l'Allemagne, avec ses échos symétriques de l'autre côte du Rhin, le débat partageait le jeune Allemand juif et francophile tout pénétré de culture allemande qu'était alors l'auteur. La définition d'une spécificité de la culture allemande opposée à l'ambition universalisante de la civilisation le mettait en porte à faux. Il choisit de ne pas ajouter une voix de plus au concert mais d'en retracer l'histoire ou, autrement dit, de la comprendre plus que de s'y engager. Il montre que le débat contemporain continuait l'opposition amorcée dès le XVIII^e siècle entre culture et civilisation au sein d'une bourgeoisie presque partout dominée par l'aristocratie dans des Etats allemands divisés. Il montre aussi que le débat de l'entre-deux-guerres est une résurgence des confrontations sur la définition d'une spécificité allemande dans les cercles de la bourgeoisie intellectuelle de nouveau animés par la question de l'identité nationale après la défaite de l'Allemagne unifiée. On voit l'ampleur du déplacement: ce n'est plus une question de valeur des idéaux mais de rapports entre les Etats et les classes sociales.

On comprend, parce que cette querelle d'Allemands n'intéressait guère les Britanniques, que son attente d'une situation universitaire stable fut récompensée seulement en 1954. Sur la proposition de son ami et pair en exil, Ilja Neustadt, Norbert Elias entra comme *Lecturer* dans le jeune département de sociologie de l'université de Leicester. Le voilà enfin professeur deux ans plus tard. Il a cinquante-neuf ans. Les efforts d'intégration n'ont pas été vains. Ils se voient par exemple dans l'investissement sur la profession navale ou le sport qui lui paraissent des voies pour comprendre son pays d'adoption. Quand sonne l'heure de la retraite, repoussée par une prolongation de carrière au Ghana de 1962 à 1964, Norbert Elias bénéficie de la réputation de "grand savant allemand" auprès de quelques collègues universitaires anglais: une manière de reconnaissance distante et confidentielle. Les conversations ordinaires peuvent bien se faire l'écho de l'envergure du sociologue, elles manquent de l'appui que fournit une bibliographie conséquente. *Über den Prozess der Zivilisation*, faut-il l'ajouter, n'est toujours pas traduit et est devenu introuvable, sans que ce

destin soit seulement imputable à l'aventure matérielle du livre. Elias prétextait qu'il avait longtemps refusé de le publier en anglais en s'abritant derrière sa volonté de l'améliorer. Il était volontiers critique à l'égard des traductions qui circulaient sous le manteau, même et surtout si elles étaient effectuées par des proches. Cet étrange perfectionnisme si peu opportuniste est désormais la marque d'un point d'honneur proprement intellectuel, celui de l'étranger à la compétition académique et plus largement celui de l'étranger à la comédie de la reconnaissance sociale.

Réception de l'oeuvre et luttes concurrentielles pour l'appropriation

En estimant avoir été un "personnage de troisième ordre", lorsque la considération dont il est dorénavant entouré l'a encouragé à se confier, la distance ironique a posteriori risque de masquer la déception passée. Le succès, dit-on, se fait souvent attendre. Cette idée commune est d'autant plus étrangère aux chemins de la reconnaissance sociale qu'elle s'accorde avec l'idée tout aussi commune et néanmoins contraire que cette reconnaissance s'ajuste naturellement à la valeur des choses. Il est tellement plus confortable de croire que la qualité des oeuvres tient à leur substance et que l'intérêt qu'on leur porte ne fait qu'enregistrer cette qualité intrinsèque. Pourtant, les travaux de Norbert Elias sont restés longtemps confidentiels, ses idées sans écho. Et il serait un brin cruel de rappeler les noms de ceux qu'il a côtoyés dans les rencontres internationales et dont l'autorité était à l'époque considérablement supérieure à la sienne; ils sont aujourd'hui oubliés, même si on continue de les honorer par devoir de mémoire. Il pourrait donc exister quelques raisons de fond inhérentes aux modes d'analyse proposés qui font que, à l'instar d'autres grands défricheurs, Norbert Elias n'ait pas été entendu. L'homme s'est dit, pour s'expliquer cette indifférence, "à contre-courant". Il s'est représenté sa position dans les termes apparemment exclusifs du choix et de la nécessité: "J'aurais pu avoir une existence beaucoup plus facile en Angleterre si j'avais accepté les idées dominantes, mais je ne me suis jamais laissé aller à des compromis. Cela m'était impossible." Comme pour tout un chacun, c'était faire de nécessité vertu, en transformant en obligation intime de garder le cap ce qui relevait en un sens de l'impossibilité objective. S'ajuster à ce qu'il fallait désormais écrire pour être bien en cour avait-il une chance de réussir? Comment surtout aurait-il pu renier ce qu'il avait écrit et, en reniant ce qu'il n'avait cessé d'être, se renier lui-même?

Le spectacle de tous ceux, proches ou moins proches, qui lui paraissaient, de son point de vue, s'être "compromis", et peut-être en un sens perdu, le confirme dans sa résolution. Il est significatif que Norbert Elias soit par exemple revenu, à plusieurs reprises à mots couverts, sur son ancien ami Karl Mannheim, de quatre ans son aîné, deux fois exilé, mais capable en toutes circonstances de se rétablir dans la carrière, mais capable en toutes circonstances de se rétablir dans la carrière avec bonheur: ce ne peut être, laisse entendre son ancien assistant, qu'au prix d'abandons intellectuels, ou au moins de compromis qui marquent les limites scientifiques d'un effort de pensée. On se dira que Mannheim et Elias sont de ces proches qui ne peuvent être confondus puisque le premier bénéficiait déjà d'une forme de notoriété à son arrivée en Angleterre. Mais l'attitude d'Elias à l'endroit de Karl

Popper n'en procède pas moins de la même logique sans que cette différence puisse maintenant être invoquée. Norbert Elias a rapporté les réactions indignées d'étudiants que ses critiques, parfois sarcastiques, d'un esprit aussi distingué soulevaient, alors que lui-même ne valait pas grand chose à la bourse des valeurs intellectuelles. En refusant de se lier avec un rien de hauteur à ce qu'il appelait les "modes" ou encore les "idées dominantes" du moment, il s'attaquait évidemment à des idées dont sa façon de penser lui faisaient apercevoir les limites, mais également à des raisons idéologiques. N'oublions pas que le pamphlet de Karl Popper *Misère de l'historicisme*, aux antipodes de la pensée dynamique d'Elias, était aussi (et peut-être d'abord) une critique du marxisme conforme aux vues libérales de l'époque. Servir la cause du "monde libre" ne semblait pas à Elias la tâche première du scientifique. Faire de nécessité vertu? Le consentement à l'inévitable imposait aussi de résister à toutes les bonnes causes de l'heure, celle de la social-démocratie qu'avait épousée un moment Mannheim, celle de la démocratie libérale que servait Popper, surtout quand il était clair que servir ces causes était une façon habilement déguisée pour chacun d'eux de s'en servir. Pareil refus, quasi janséniste, de l'exploitation des circonstances à son avantage n'a jamais rassemblé les foules: dans le contexte de l'après-guerre puis de la guerre froide, le refus appuyé de toute facilité militante - qu'on n'appelait pas encore engagement - , joint à la défense intraitable de positions matérialistes et historicistes, n'avait rien de bien attirant. Tout cela plaçait Norbert Elias dans le mauvais camp ou plutôt à l'écart de tous les camps.

Le temps n'est pas un juge de paix qui décide naturellement et définitivement de la valeur des choses en général et des produits intellectuels en particulier. Tout tient en fait à des rapports de force, aux formes organisées ou non de la concurrence, aux relations structurales et aux actions des uns et des autres: seule l'analyse complète de ces transformations peut restituer les processus à l'oeuvre dans ces subversions des hiérarchies de valeurs comme le tempo propre à ces bouleversements. C'est à l'évidence faire peu de cas de ces conditions, des particularités nationales et des traditions intellectuelles que de raisonner globalement et s'abriter derrière une représentation polémique à usage proprement français de la "sociologie américaine". Il n'en reste pas moins que, dans le contexte des années soixante, la faveur allait aux problématiques, aux méthodes et aux auteurs d'outre-Atlantique: un obscur sociologue allemand, réputé pour sa rigueur et son intransigeance, avait peu de chances d'être entendu. Il ne s'était pas établi aux Etats-Unis. Il refusait obstinément d'en rabattre sur la critique d'un certain type de travail philosophique: il ne pouvait pas bénéficier de l'aura même relative d'autres compatriotes marginaux, ceux qu'on allait englober bientôt sous le qualificatif respecté d' "école de Francfort". Représentant d'un historicisme embrassant des questions démesurées au regard d'un réalisme scientifique disqualifié par l'"empirisme abstrait" d'une "quantophrénie" gourmande réputée garantir la neutralité axiologique (C. Wright Mills), Norbert Elias ne pouvait passer que pour l'héritier d'un état antérieur et dépassé de la sociologie. Il ne trouvait même pas grâce auprès des défenseurs de l'approche développementaliste et comparative qui semblaient avoir le vent en poupe.

Que s'est-il passé pour qu'il sorte, apparemment sans coup férir, de son purgatoire? Les analyses font encore défaut qui permettraient d'en comprendre les tenants et les aboutissants. Il est vraisemblable que des raisons exactement symétriques à celles de sa méconnaissance y ont contribué: la fin de la guerre froide, le déclin du marxisme, la contestation de la sociologie positiviste américaine. En tout cas, la publication de son ouvrage initial et le succès d'un ouvrage découvert par beaucoup comme s'il s'agissait d'un livre neuf jalonnent les étapes de ce qui paraît une rédemption. Après plusieurs essais infructueux pour rééditer *Über den Prozess der Zivilisation* dans son pays d'adoption, le livre paraît en RFA en 1969. Il a pour lui d'avoir été écrit originellement en allemand, mais il vient maintenant à point dans un pays taraudé par une interrogation collective sur son propre passé après des années d'amnésie et de censures. Norbert Elias peut être enrôlé à plusieurs titres au nombre des hommes d'exception qui ont sauvé l'honneur perdu de la nation, et ses lecteurs peuvent renouer avec les racines d'une culture oubliée. Il faut attendre encore dix ans, le délai indispensable aux rares élèves du vieux professeur pour s'imposer dans un monde réfractaire, pour qu'une traduction anglaise voit le jour en 1978. Il faut faire leur part aux contacts et aux amitiés que le marginal de Leicester s'était acquis dans sa vie professionnelle puis dans une retraite studieuse. Ces fidèles contribuaient à faire connaître l'oeuvre en lui donnant un premier crédit à mesure de leurs parcours universitaires respectifs. La promotion est ainsi largement européenne et favorisée par des échanges inter-européens. Est-ce un hasard si ces intercesseurs sont souvent rétifs aux vérités d'outre-Atlantique? Quoi qu'il en soit, la modeste entreprise éliasiennne emprunte alors les chemins détournés de Cénacles réunis par l'interconnaissance et s'appuie sur le rayonnement d'un maître infatigable. En France toutefois, la "découverte" de Norbert Elias prend une forme particulière en advenant par une autre voie et auprès d'un public plus large.

Norbert Elias en France

L'accueil de Norbert Elias en France suppose de mettre en avant une continuité oubliée mais non sans conséquence si l'on admet l'autorité d'un premier patronage. Tout commence en effet avec le compte rendu du premier volume de *Über den Prozess der Zivilisation*, paru en 1941 dans l'Année sociologique sous la plume de Raymond Aron. La tentative avortée de Norbert Elias pour s'installer en France mais également l'obligation pour Raymond Aron de défendre son titre d'interprète autorisé de la sociologie allemande contemporaine n'y sont pas pour rien. Succincte, la critique restait prudente mais largement favorable: "Il est impossible de porter un jugement équitable sur cet ouvrage avant d'en connaître l'ensemble. Mais le premier tome présente un intérêt et une originalité si indiscutables qu'il nous a paru nécessaire de la signaler dès maintenant." Il faut donc attendre les années soixante-dix pour voir l'oeuvre enfin disponible: les éditions Calmann-Lévy publient, respectivement en 1972 et en 1975, les deux tomes dans la collection "Archives des sciences sociales", animée par Jean Baechler, bon connaisseur de l'édition allemande de 1969. Celui-ci s'est ouvert de son projet auprès de Raymond Aron et a recueilli son avis favorable. On aurait donc tort de croire l'accueil réservé au *Procès de civilisation* complètement

déconnecté du premier épisode évoqué. La réputation du livre précède il est vrai celle de son auteur, pour l'heure bien mal identifié. La notice biographique le présente comme ayant fait des études "de médecine, de philosophie et de psychologie dans plusieurs universités allemandes". Elle en fait un étudiant de "Hoenigswald, Rickert, Husserl, Jaspers [qui a passé] sa thèse à Heidelberg sous la direction d'Alfred Weber". Tout s'enchaîne alors rapidement. L'édition française de *La Civilisation des mœurs* connaît un succès de librairie au point d'apparaître brièvement dans la liste des best-sellers. Pour profiter de cet accueil, *La Société de cour* est publiée peu après et présentée comme la suite.

Faut-il en imputer la réussite à l'objet, la France étant au coeur de l'enquête? Faut-il suivre Johan Goudsblom, qui croit voir dans un trait culturel français ("la sensibilité française particulière à l'observation des manières et subtilités psychologiques) l'explication de l'écho favorable aux analyses d'Elias? Pas tout à fait. La promotion de notre auteur est inséparable du travail d'intercesseurs qu'exercent alors les historiens auprès du grand public dans un contexte qui voit la montée en puissance de l'histoire au détriment notamment de la sociologie avec, comme on l'imagine, plusieurs conséquences paradoxales. L'époque, il faut s'en souvenir, était celle du large succès de livres d'histoire dont l'exemple est resté *le Montailou, village occitan de 1294 à 1324*, d'Emmanuel Le Roy Ladurie. Et il est remarquable que ce soient les articles de François Furet dans *Le Nouvel Observateur* (26 novembre 1973) et d'Emmanuel Le Roy Ladurie dans le *Monde* (29 décembre 1973) qui aient donné le ton aux autres critiques. Norbert Elias vient ainsi apparemment à point nommé servir la cause de l'histoire en apportant sa caution d'étranger au-dessus de la mêlée, sociologue qui plus est, à la "nouvelle histoire" que devait être l'histoire des mentalités. Plusieurs comptes rendus évoquent d'ailleurs explicitement la "psychologie historique" que Norbert Elias était censé appeler de ses vœux, en y voyant une refondation du programme des *Annales* formulé dans l'entre-deux-guerres. Mais on peut tout aussi bien faire l'hypothèse que ce soudain attrait n'est pas complètement étranger aux conflits qui divisent entre eux des historiens par ailleurs engagés dans une discrète querelle de succession depuis le retrait de Ferdinand Braudel en 1972. La longue durée d'Elias donne des armes à tous ceux qui ont à protester de leur fidélité auprès de l'héritier de Lucien Febvre, notamment contre tous ceux qui peuvent passer pour avoir, autant que le premier successeur, rénové et réalisé le programme des *Annales*, et par exemple Philippe Ariès.

Norbert Elias ne se réduit pas à cette propriété ambivalente de ramener un instant aux origines des *Annales* et de servir en même temps la cause des historiens critiques de la ligne établie. A plus long terme et avec plus d'importance qu'un éphémère succès de libraire, *La Civilisation des mœurs* prend place dans le programme d'histoire moderne de l'agrégation d'histoire des années 1974 et 1975. La revue *Historiens et Géographes* le cite dans son guide bibliographique pour le concours. En devenant un auteur "scolaire" et en bénéficiant de l'audience de génération d'étudiants, son nom devient référence. Mais l'appropriation historique de l'auteur, ou, si l'on préfère, l'essai bien proche d'être réussi de transformer un francophile éclairé en défenseur de l'histoire à la française, n'est pas sans conséquences ou même sans dommages sur l'image publique du solitaire d'Amsterdam. Elle propose à la

consommation érudite et à la célébration révérente un Elias historien en ignorant la distance acerbe à l'égard du travail historien qui était au principe de son engagement intellectuel initial. En accusant la suprématie de l'histoire, elle contribue simultanément à reléguer l'investigation sociologique dans l'insignifiance quand toute l'entreprise d'un adversaire déclaré de tous les patriotismes en fait aussi un adversaire acharné de toutes les querelles de clocher qui opposent entre elles les disciplines. L'une des plus étonnantes manifestations de cet usage étriqué se laissait voir dans l'utilisation de la référence Elias contre le travail de Pierre Bourdieu. On entendait opposer sur le modèle de toutes les querelles théologiques l'habitus de l'aîné à l'habitus du cadet. Quand même on ne voyait pas, au mépris de la présence du terme sous la plume de tous les grands sociologues, instruire un étrange procès en paternité. Il est sans intérêt d'ouvrir un nouveau procès pour mettre fin à un faux procès, mais il fallait avoir mal lu les deux sociologues, ou n'en avoir lu aucun, pour opposer une notion substantielle (dénotant un caractère) à un concept structural (connotant l'effet de relations).

On peut ainsi regretter que la compréhension inaugurale d'Elias en France ait fait la part trop belle à ses apports empiriques, à son analyse de l'évolution des moeurs, au détriment de sa théorie des configurations sociales, de l'équilibre des tensions ou de la monopolisation de la violence physique. Il est symptomatique que le second volume du *Procès de civilisation*, celui que clôturait l' "esquisse d'une théorie de la civilisation", ait reçu un écho plus discret. *La Société de cour* se voyait de la même façon expurgée de sa préface consacrée aux rapports entre l'histoire et la sociologie et très critique à l'égard des formules de l'entreprise historienne. La réédition en poche était l'occasion de rendre la préface à son ouvrage. Peut-être pour savoir ce qu'il devait de sa connaissance du monde des livres à l'enquête, Roger Chartier restituait au travail de Norbert Elias sa dimension sociologique et tentait d'excuser l'aveuglement corporatif de ses prédécesseurs. Ce scrupule tardif est malheureusement resté isolé jusqu'à donner le sentiment d'une occasion manquée. Est-ce l'effet des sirènes du succès qui attire alors un grand nombre d'historiens vers un travail d' "antiquaire" (Nietzsche), plus soucieux d'étonnement, de curiosité et de fantaisie que de construction d'objet? Est-ce l'effet du retour plus récent d'une inquiétude de l'histoire sur elle-même et sur sa vérité? Elias semble d'autant plus révééré qu'il est moins concrètement mobilisé alors que ses livres paraissent à une cadence accélérée. Depuis 1991, il doit malgré tout à cette position ambiguë d'être considéré comme un "classique".

Norbert Elias et l'analyse politique

La consécration d'un auteur, on aimerait en convaincre comme on en est convaincu, est finalement le résultat de processus longs, hétérogènes et enchevêtrés qui ne trouvent pas seulement leur principe et leurs raisons dans les "textes" ou dans la "pensée" de leur auteur. L'investissement éditorial et l'exploitation commerciale n'en constituent qu'une manifestation, même si tous deux apparaissent à un spectateur non averti, à travers la rhétorique promotionnelle des quatrièmes de couverture, comme un aboutissement décisif. Elle engage en fait, avant que l'oeuvre n'acquière cette transcendance qui la fait échapper à

chacun et devenir le bien commun de plusieurs, tout un travail symbolique qui la précède et l'accompagne : tout un ensemble d'opérations de crédit de l'auteur selon une logique de la circulation circulaire plusieurs fois recommencée et ignorée comme telle. On a évoqué l'utilisation scolaire d'Elias. On a suggéré le travail anodin et apparemment sans effet de tous les présentateurs, commentateurs, introducteurs, préfaciers qui mettent en jeu leur autorité et qui, à défaut d'imposer leur manière de voir l'oeuvre, concourent à en signaler et à en encourager l'éminence sociale. C'est en devenant enjeu et objet de luttes - Norbert Elias ne fait pas exception - qu'un nom parvient à s'imposer, en devenant au corps défendant de tous les célébrants un point de coordination implicite d'engagements multiples étrangers les uns aux autres que le corpus associé à un nom propre se transforme en ressource du travail intellectuel. On comprend peut-être mieux ainsi, à partir de tout ce réseau d'engagements interdépendants soumis à des nécessités promises à l'oubli, le seul effet qui vaille de ce jeu sans inventeur et sans chef d'orchestre : l'avènement de Norbert Elias au statut de référence provisoirement indépassable d'un ensemble de débats récurrents. La réalisation en somme de l'espoir de l'auteur : atteindre "un niveau où ce que je cherche à faire ne risque plus de se perdre". Ce n'est pas dire qu'il se serait reconnu dans ce qui est dit de lui. On se souvient qu'il a vécu trop vieux pour ne pas se sentir en partie dépossédé, c'est-à-dire partiellement incompris. Face à des interlocuteurs qui s'étonnaient, à l'occasion de la remise du prix Adorno, de ne pas le voir plus satisfait quand ce prix leur semblait la plus belle des récompenses, on comprend donc aussi son anxieuse façon d'avouer : "J'ai encore un fantasme que je nourris depuis longtemps : je parle au téléphone et la voix, à l'autre bout du fil, me dit : 'Pouvez-vous parler un peu plus fort, je ne vous entends pas.'" Je me mets alors à crier, et la voix répète constamment : "Veuillez parler plus fort, je ne vous entends pas."

Le présent ouvrage s'inscrit dans la dynamique ainsi décrite avec cette unique perspective de comprendre comment Elias a travaillé pour faire usage des outils qu'il nous a légués. L'ultime inquiétude qu'il manifestait donne en effet l'audace de croire que son oeuvre ne nous a pas encore appris tout ce qu'il croyait devoir nous transmettre. S'il est vrai, contrairement à l'humeur relativiste et désabusée du jour, que toutes les interprétations ne sont pas également pertinentes, ce parti pris ouvre malgré tout un espace étendu à l'enquête et à l'évaluation. Considérons par exemple la fréquente lecture immédiatement évolutionniste de l'oeuvre. L'analyse de la genèse de sa construction invite à la prudence et contribue à la démentir. Il suffit d'apercevoir le lien étroit qui existe entre le contexte politique et les thèses du sociologue, et précisément le sens de l'opposition entre culture et civilisation, pour ne pas imputer à celui-ci une vision naïvement progressiste de la civilisation. Il lui fallait aussi penser un moment de décivilisation, c'est à dire une incarnation nationale singulière d'affaiblissement du monopole de la violence physique légitime. L'explicitation doit permettre en ce sens d'éviter les malentendus. Il ne s'agit pas de soutenir, contre la lettre explicite des textes, que Norbert Elias ne se réclame pas d'un point de vue évolutionnisme, mais de préciser ce qui peut faire problème. Or l'objection d'évolutionnisme, n'a pas de sens en principe puisqu'il n'est pas de sociologie sans analyse définie par rapport à la temporalité propre de l'objet étudié (fût-elle séculaire), ou même puisque Elias a clairement revendiqué

l'ambition d'établir des "lois" (par exemple, la loi de monopolisation), sans repérage des mécanismes génériques du changement. L'objection n'a pas non plus de sens si l'on ne sait voir que la revendication de l'évolution par l'auteur procède de la critique de toutes les constructions métaphysiques. Il ne faut donc pas se méprendre devant le recours aux sociologies historicistes du XIXe siècle ou même devant l'invocation d'Auguste Comte comme retour aux sources. Partie par conviction, partie par vocation, au vrai par stratégie polémique, Norbert Elias entend d'abord affirmer son accord avec le programme de la sociologie classique contre la fausse modestie d'une sociologie limitant ses perspectives théoriques et ses domaines d'enquête. Et en dénonçant la "retraite de sociologues dans le présent", il visait à la fois un repli et un recul intellectuellement indéfendables. Contre l'affadissement qui s'attache inévitablement au commentaire, on s'est proposé au premier chef de renouer avec la force et avec la capacité de stimulation d'un homme qui ne cesse d'apparaître comme un inspirateur.

Il est possible, parce que l'entreprise est celle de politistes, qu'on nous reproche, surtout après avoir raillé telle ou telle entreprise d'appropriation, de souhaiter à notre tour annexer le sociologue allemand, ou qu'on nous soupçonne d'en tenter une rectification sous couvert d'interprétation. Sur ce terrain encore, la partie n'est pas jouée. Norbert Elias, répétons-le, n'a pas dit n'importe quoi ni tout à la fois, et il s'est assez souvent et assez clairement expliqué sur ce qu'il prétendait faire. Poser qu'il a fait oeuvre d'analyse politique ou que le travail de cette oeuvre est une contribution à l'analyse politique n'a rien d'incongru, dès l'instant où il est possible de recommander ce point de vue d'une sorte de fidélité. "j'ai essayé de développer une théorie sociologique du pouvoir", expliquait-il avec netteté qui pourrait éviter toute discussion supplémentaire. Préciser n'est pourtant pas complètement superflu puisque ce projet n'a pas toujours été compris, sans doute parce qu'il s'alignait mal sur les classifications admises dans les facultés. On peut soutenir en effet devant cette oeuvre qu'elle a un objet, central à défaut d'être exclusif, l'histoire, une problématique, la sociologie, et une orientation, une théorie de la politique. L'histoire des Etats relève ainsi immédiatement de l'enquête historique mais elle est analysée selon une théorie de la monopolisation de la violence physique qu'elle sert à construire comme celle-ci sert à comprendre les histoires singulières. Ou encore, l'histoire des manières met au jour des faits et des changements mais s'analyse comme les éléments d'une économie psychique dont les transformations sont produites par l'instauration de monopoles étatiques. De même, la sociologie des configurations conçoit les groupes comme des relations sociales mais aussi bien comme des relations politiques puisque les groupes sociaux se définissent comme des réseaux d'interdépendance et les relations qui les constituent comme des systèmes d'équilibre des tensions. Le pouvoir est ainsi au centre des relations sociales, et Norbert Elias s'en est précisément expliqué en se démarquant de Max Weber et de sa théorie de la domination. Le pouvoir n'a rien d'un concept "sociologiquement amorphe", cette puissance (Macht) ou simple capacité dont il suffirait de faire le constat et que, par conséquent, Max Weber ignorait pour l'essentiel en s'interrogeant sur la légitimité. Il est une relation toujours ambivalente entre les groupes sociaux et en leur sein, qu'il s'agisse de classes sociales, de

nations ou d'une simple partie de cartes. On l'aura compris, ce n'est pas du fait d'une définition préalable et substantielle de la politique que les idées de Norbert Elias relèvent de l'analyse politique mais d'une acception large qui comprend toutes les formes de relations de pouvoir.